



HAL
open science

Les bacini dans les décors muraux

Lucy Vallauri, Alain Nicolai

► **To cite this version:**

Lucy Vallauri, Alain Nicolai. Les bacini dans les décors muraux. *Archéologia*, 1988, 241, pp.28-33.
halshs-02285190

HAL Id: halshs-02285190

<https://shs.hal.science/halshs-02285190>

Submitted on 12 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PREHISTOIRE & ARCHEOLOGIE

ARCHEOLOGIA

DOSSIER

LES OLMEQUES

NEW YORK

TRESORS DU MUSEE
DES CLOITRES

EGYPTE

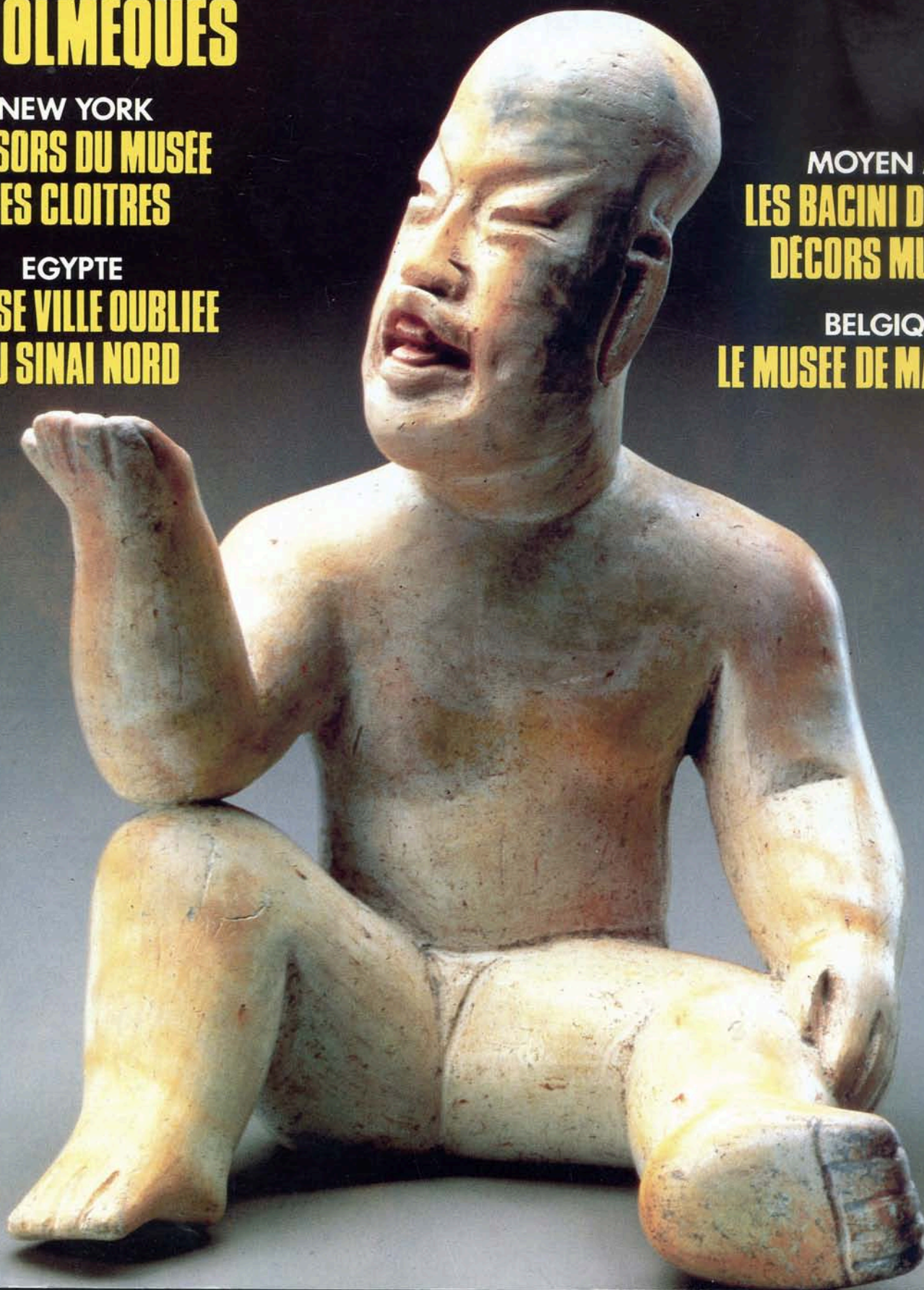
PELUSE VILLE OUBLIEE
DU SINAI NORD

MOYEN AGE

LES BACINI DANS LES
DECORS MURAUX

BELGIQUE

LE MUSEE DE MARIEMONT



LES BACINI DANS LES DECORS MURAUX

par Lucy VALLAURI

CNRS-URA 6, Laboratoire d'Archéologie
Médiévale Méditerranéenne, Aix-en-Provence
et Alain NICOLAI

On trouve encore dans le Sud de la France, sur les façades de certains monuments, les traces d'un décor original : les bacini, coupes en céramique incrustées dans la pierre, pour embellir l'édifice, civil ou religieux.

Aucun mot français ne traduit exactement la réalité du *bacino* (bassin en italien). Ce terme, adopté aujourd'hui par les céramologues médiévistes, fut employé pour la première fois en Italie, en 1758, par l'historien d'art G.B. Passeri qui s'étonna de découvrir sur les murs des églises, des coupes, des plats ou assiettes incrustées dans les assises de pierres ou de briques. Plus tard, des chercheurs pionniers tels G.D. Fortnum en 1870, J. Javenor-Perry en 1907, ou G. Ballardini, dans les premières décennies de notre siècle, étudièrent cette technique ornementale sur les monuments italiens. Rien d'étonnant, c'est en effet dans ce pays qu'on en dénombre le plus, surtout sur des édifices religieux, mais aussi sur des édifices civils, construits entre les XI^e et XV^e siècles. Signe d'une longue tradition, ce phénomène décoratif s'est perpétué par la suite, mais en déclinant jusqu'au XVIII^e siècle, date des plus récents *bacini* connus. Ces céramiques, le plus souvent, animent l'extérieur des édifices, mais aussi, plus rarement, elles s'intègrent à la décoration interne comme, par exemple, à Saint-Thomas de Pigne en Ligurie.

Les *bacini*, particulièrement bien étudiés ces dernières années par des chercheurs italiens et britanniques, se retrouvent aussi dans d'autres pays de la Méditerranée, notamment en Grèce où leur apparition au XI^e siècle semble contemporaine des premiers exemplaires italiens. A propos de ce pays mentionnons au passage les céramiques tardives — XVII^e siècle — serties sur les édifices du Mont-Athos. De même, en Espagne, ils fleurissent

sur les campaniles de Téruel ; en Suisse on peut en contempler sur quelques églises du Tessin, ou, et ceci est moins connu, dans l'île de Chypre, sur les voûtes, à l'intérieur de l'église de la Panagia Kanataria à Lythramkomi.

En France, il faut reconnaître à Viollet-Le-Duc, le mérite d'avoir le premier, signalé dès le milieu du XIX^e siècle leur présence sur la façade de l'Hôtel de Ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne). Cette construction resta longtemps, jusqu'au début des années 1980, l'unique construction connue par les céramologues en France continentale. Pourtant en 1949, F. Benoît avait indiqué le même phénomène à Pont-Saint-Esprit (Gard) et à Claps, entre Vauvenargues et Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). Plus récemment, en 1975, onze églises furent répertoriées en Corse par les spécialistes italiens, G. Berti et L. Tongiorgi. Notre propos fut donc de rassembler ces premières données éparses, et de poursuivre en France continentale l'enquête, afin de découvrir l'étendue de ce parti décoratif. Au terme de cette première recherche, nous avons pu répertorier cinq édifices médiévaux ayant possédé des *bacini*, soit par l'empreinte laissée par les céramiques, soit pour deux d'entre eux, par la présence plus spectaculaire de céramiques encore *in situ*. Parmi les édifices recensés, trois sont des constructions civiles, et deux ont eu une vocation monastique ou paroissiale.

En plus de l'évidente fonction ornementale de ces objets colorés, certains auteurs leur adjoignent d'autres

finalités. Ainsi dès le milieu du XVIII^e siècle, Passeri soutenait qu'ils servaient à concentrer la lumière du soleil pour la refléter avec beaucoup de charme. De même, le poète Biancoli, à la même époque, écrivait à leur sujet : « ... que là-haut scintille la lumière lorsqu'ils sont attaqués par le soleil. » Plus récemment, F. Benoît considérait qu'ils possédaient une fonction magique, vertu prophylactique associant les pouvoirs de ce qui brille et de la cupule. Cette dernière proposition, si elle est fort originale, et éventuellement séduisante en ce qui concerne les édifices civils, semble toutefois difficilement admissible pour les édifices religieux.

Pour sa part, G. Nicolacopoulos, dans un article publié en 1977, rapporte que les habitants de l'Attique disaient des céramiques encastrées qu'elles sont « les assiettes du Christ », il poursuivait : « Ils croyaient que dans une assiette Jésus a offert le pain à ses disciples au moment de la Cène en disant « prenez et mangez » et que ces assiettes étaient posées sur les églises pour rappeler aux fidèles la Cène et l'offre de Jésus pour sauver l'humanité en se sacrifiant lui-même. » On indiquait ainsi au passant « qu'ici est la maison du Christ qui s'est offert en sacrifice pour notre salut ».

D'autres auteurs, plus nombreux, y verraient le goût de la possession d'objets rares, exhibés en guise de trophées, de dons, ou de souvenirs, qui permettaient ainsi aux cités d'afficher leur magnificence. Les céramiques utilisées pourraient être, en con-

Façade de la Trinité d'Avregno avec empreintes des bacini sous les quatre arcades aveugles. Photo A. Nicolai.

Détail des empreintes des céramiques sur la façade de la Maison romane de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne). Photo R. Broecker.



séquence, tout aussi bien les fruits d'une activité guerrière que ceux d'un simple échange commercial.

Pour notre part, nous n'excluons pas une vocation uniquement ornementale, à l'exemple des disques de marbre de diverses tonalités insérés à Ostie sur certains édifices antiques ou à Constantinople sur Sainte-Sophie. D'ailleurs, à Rome, sur l'église San Giovanni e Paolo, on trouve un décor mixte, *bacini* et disques de marbres polychromes. Les poteries furent utilisées aussi peut-être comme produit de remplacement comme le montre l'exemple de frises constituées de petits pots à ouvertures quadrilobées disposées à l'extérieur de la coupole de l'église Saint-Nicolas-du-Toit, près de Kakopétria à Chypre.

La terre cuite glaçurée sous forme de briques, disques, ou plaques colorées, étant déjà largement employée comme matériau dans l'art islamique comme dans l'art byzantin, des historiens des arts du feu, on put ainsi supposer que l'introduction des *bacini* en Occident était le fait des croisades. C'est vite oublier qu'en Italie, comme en Grèce, des édifices antérieurs à la fin du XI^e siècle en comportaient déjà, citons entre autres monuments : « San Cassiano in decimo » à Campiano, province de Ravenne — autour de l'an mil — « San Piero a grado » et Saint-Zénon à Pise — première moitié du XI^e siècle —, ou l'église des Saints-Théodores à Athènes — vers 1070.

L'apparition des *bacini* en Occident ne serait-elle pas simplement la résultante du fait, que, ne maîtrisant pas l'art des glaçures, des populations aient eu envie de se servir pour embellir leurs constructions, de magnifiques céramiques hors du commun que leur proposaient les échanges commerciaux ? Cependant dans le délicat écheveau des influences artistiques, et dans l'attente d'un recensement général et chronologique des *bacini* du monde méditerranéen, il nous semble prudent de ne pas avancer plus avant dans le problème de l'émergence de cette technique décorative.

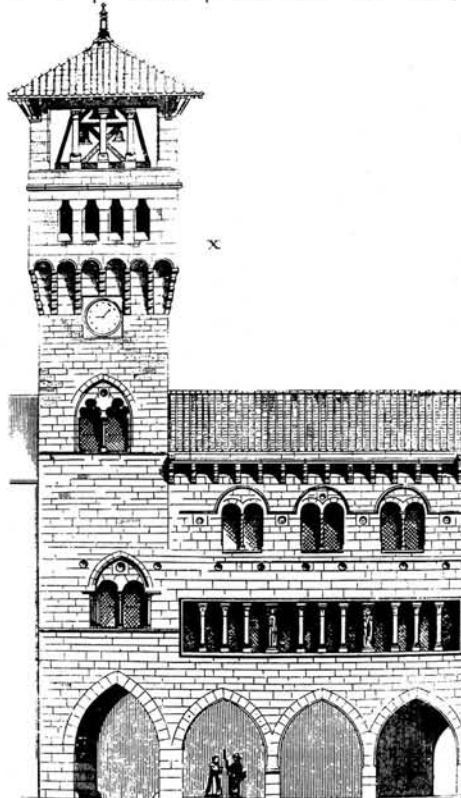
LES BACINI CORSES :

L'INFLUENCE PISANO-LIGURE

Leur présence sur onze églises n'est guère étonnante quand on connaît les liens qui unissaient au Moyen Âge, l'île à certaines villes italiennes. Remise en 1077, par le pape Grégoire VII à l'évêque de Pise Landolfe, la Corse tombe en fait sous la domination de la République pisane. Après le désastre naval de la Méloria (1284),

elle passe aux mains de la République de Gênes, et restera pratiquement cinq siècles sous son autorité avant d'être cédée à la France en 1768.

En Corse, l'ornementation à l'aide de céramiques décoratives semble apparaître pour la première fois sur l'église Saint-Nicolas de Chiatra. Le seul fragment de céramique subsistant est décoré suivant la technique à « cuerda seca » (émaux cloisonnés) d'origine islamique (Maghreb ou Andalousie), et daté par les spécialistes italiennes, G. Berti et L. Tongiorgi, de la fin du XI^e siècle. Les XII^e et XIII^e siècles représentent la période de sa plus large diffusion. Sept églises en conservent les traces, parmi elles, Saint-Jean-Baptiste de Poggio di Tallano et Saint-Michel de Murato ont conservé *in situ* les céramiques. D'autres comme la Trinité d'Aregno ou la Pieve de Saint-Jean-Baptiste de Cinarca n'ont conservé que l'empreinte. L'apparition et la propagation de ce procédé paraissent en Corse,



liées directement à l'occupation pisane et aux relations économiques et religieuses qui s'ensuivirent. L'érection des « pievi », églises rurales à double fonction religieuse et administrative, construites par la volonté des Pisans pour servir de support à leur colonisation, n'en est pas un des moindres facteurs. Le XIV^e siècle ne semble avoir laissé aucun témoignage de monument décoré de *bacini*. Cette interruption peut s'expliquer par le changement d'orientation politique de la Corse. On ne retrouve

une telle ornementation que dans la première moitié du XV^e siècle à l'église Sainte-Catherine de Sisco, où des coupes hispaniques valencienues, voisinent avec une écuelle pisane. Cette dernière phase, sans rapport avec la tradition précédente, se conclut avec les majoliques polychromes d'origine florentine de style « sévère » de l'église Sainte-Restitute à Calenzana, édifice roman restructuré, entre la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle.

LA MAISON ROMANE DE SAINT-ANTONIN-NOBLE-VAL

Cette riche demeure bourgeoise — classée monument historique depuis 1846 — fut le premier édifice recensé en France pour ses *bacini* scandant la façade du corps de logis et de la tour accolée à son extrémité méridionale. Élevée au milieu du XII^e siècle par Pons de Granolhet, bourgeois anobli, elle fut ensuite le siège de la maison des consuls dès 1312. « Charmant bijou » célébré par P. Mérimée, l'édifice est au premier abord remarquable par la rare qualité de ses sculptures de pure tradition romane. Tout aussi exceptionnelle est l'adjonction de 14 ou 15 cavités, taillées dans les blocs de pierres et à l'origine serties de céramiques émaillées et colorées. La restauration effectuée par Viollet-Le-Duc, bien qu'aujourd'hui contestée, a sauvé cette construction et permis de conserver le souvenir de ce somptueux décor. Le dessin d'une coupe aujourd'hui disparue a été soigneusement relevé et publié dans son *Dictionnaire du Mobilier français* suivi d'une longue description : « La terre (du plat) est d'un jaune rougeâtre ; un émail blanc jaunâtre très fin recouvre le tout, et sur cet émail est apposée une coloration vert doux. Avec un style, avant que cette application colorée ait été passée au four, on a enlevé des ornements très déliés qui laissent voir l'engobe sous-jacent — cette poterie est d'une grande finesse, l'émail n'a qu'une épaisseur inappréciable... »

Une autre coupe fragmentaire a été conservée dans le Musée établi sur place et a pu être étudiée grâce à Régine Broecker, Ingénieur à la Direction Régionale des Antiquités du Midi-Pyrénées. Cette deuxième céramique, restituée en grande partie, haute de 7 cm, a un diamètre à l'ouverture de 22 cm tandis que le piedouche est large de 7,5 cm. Elle offre la même forme à marli et un décor identique peint au lustre métallique brun rouge, bien que Viollet-Le-

A gauche.
Façade de
l'« Hôtel de Ville »
de Saint-Antonin
(Tarn-et-Garonne)
avec
emplacement des
bacini (cercles).
Relevé Viollet-Le-
Duc, Dictionnaire
raisonné de
l'architecture,
tome VI, 1863.
Photo CNRS,
Centre Camille-
Jullian.

Ci-dessous.
Détail des
empreintes des
céramiques sur la
façade de l'église
abbatiale de
Silvacane
(Bouches-du-
Rhône). Photo L.
Vallauri.

Duc ait signalé une coloration vert
doux pour l'exemplaire décrit et
reproduit dans son ouvrage.

L'examen attentif de la façade révèle
aussi les formes en négatif des autres
pièces disparues. 5 coupes à marli et
à pied annulaire (2 sur la Tour et 3 sur
le corps du Logis) alternaient avec 9
coupes plus profondes, mais toujours
à pied annulaire. L'origine de ces
céramiques a été longuement discu-
tée par les céramologues pendant
tout ce siècle (M. de Mely 1925, G.
Ballardini 1938, A. Lane 1946, M.
Jenkins 1980...). La finesse du profil à
marli, et l'emploi exclusif du lustre
métallique traité le plus souvent en
réserve pour l'ensemble de la compo-
sition géométrique, ainsi que les car-
touches épigraphiques peints en lus-
tre, ont fait le plus souvent attribuer
ces céramiques aux officines andalou-
ses de Malaga, bien que les
mêmes pièces aient été simultanément
produites en Méditerranée
orientale. Seul l'appui des analyses
physico-chimiques en laboratoire

pourrait plaider en faveur de l'une ou
de l'autre hypothèse.

LA MAISON DES CHEVALIERS

A PONT-SAINT-ESPRIT

C'est encore une écuelle décorée au
lustre métallique que l'on retrouve en
place sur la façade de l'une des plus
anciennes maisons de la ville, l'Hôtel
de Piolenc qui abrita la cour com-
mune de justice en 1340. Cet édifice
civil, généralement daté de la fin du
XII^e siècle, pourrait être plus tardif par
l'ampleur de son ouverture et par la
présence d'une charpente du XIV^e
siècle. L'écuelle de petit diamètre
s'inscrit dans l'écoinçon de la baie
gémisée en plein cintre, de l'étage
noble, divisée par une colonette can-
nelée. Très bien conservé, le décor
de feuillage ou de palmettes traité en
réserve rayonne à partir du centre
étoilé, et occupe toute la partie cen-
trale du vase. Le bord est orné de
deux aplats lustrés entre lesquels se



développe une frise de fins chevrons
emboîtés.

Cette coupelle d'origine espagnole
est à rapprocher des productions
andalouses ou valenciennes. Elle ne
peut cependant être attribuée avec
certitude à l'un des deux centres, tant
leur vocabulaire décoratif est proche.
L'absence d'observation de la pâte et
du profil rend d'autant plus difficile
une attribution.

L'ABBAYE CISTERCIENNE DE SILVACANE

Plus surprenante est la découverte
d'empreintes de *bacini*, au-dessus de
l'oculus de la façade de l'abbaye de
Silvacane, construite entre 1175 et
1230.

Façade de l'église
abbatiale de
Silvacane avec
l'empreinte de
trois bacini au-
dessus de
l'oculus. Relevé
H. Revoil,
Architecture
romane du Midi
de la France,
tome II, 1873.
Photo CNRS,
Centre Camille-
Jullian.

Ci-dessous. Écuelle à décor lustré sur l'écoinçon de la baie géminée de la maison des Chevaliers à Pont-Saint-Esprit (Gard). Photo L. Vallauri.

A droite. Cavités pentagonales au-dessus des portes du Palais du Juge Mage à Peille (Alpes-Maritimes). Photo L. Vallauri.



Leur relevé a été très soigneusement dessiné à la fin du XIX^e siècle par l'architecte et historien d'art H. Revoil qui voyait dans « ces trois petits ornements creux et arrondis, placés en forme de triangle... une image symbolique de la Trinité ». Deux petites cavités sont surmontées d'une plus grosse soigneusement creusée dans les pierres. L'empreinte d'un marli et d'un pied annulaire indique de façon tangible leur fonction primitive : servir de réceptacle à des céramiques. L'adjonction de ces disques colorés sur une façade cistercienne repose le problème de l'ornementation jugée déjà excessive du portail central et de l'oculus moulurés, en relative contradiction avec les principes de simplicité de l'ordre.

LE PALAIS DU JUGÉ

MAGE A PEILLE

C'est à l'occasion d'un décroûtage en 1954 de la façade d'une maison médiévale, dénommée le palais du Juge Mage, que sont apparues 4 cavités pentagonales taillées dans deux lits de petites assises de pierre. Les architectes des Bâtiments de

France se sont alors interrogés sur la fonction de ces cavités, et ont jugé bon de les conserver après les avoir vidées de leur comblement. Cette bâtisse de tradition romane et de datation incertaine (fin du Moyen Age) comporte 4 ouvertures : deux portes d'accès, l'une en plein cintre, l'autre en arc brisé, encadrées par deux fenêtres à arc surbaissé. Les quatre logements, qui servaient de réceptacle aux céramiques, placés au-dessus de chaque ouverture sont taillés grossièrement suivant le même procédé



observé sur un autre édifice religieux de Provence orientale : l'église Saint-Véran d'Utelle.

L'ÉGLISE

SAINT-VÉRAN D'UTELLE

Elle conserve *in situ* sur sa façade occidentale quatre *bacini*. Une cinquième coupe a mystérieusement disparu il y a quelques années, il n'en reste qu'un fragment à pâte rouge et à couverte verte. Signalés dès le milieu du XIX^e siècle, par le baron L. Durante : « A l'angle de cette masse colossale (le clocher)... s'ouvre une petite porte surmontée de trois (?) vases funéraires en terre cuite colorée ; ils paraissent dater du temps des Romains : on les trouva dans l'ancien cimetière lorsqu'on se servit de cet emplacement pour agrandir l'église », ils furent à nouveau mentionnés en 1952 par J. Thirion comme étant hispano-mauresques et d'époque indéterminée.

De dimensions moyennes (diamètre variant entre 19,5 et 23 cm) et de faible concavité, trois d'entre eux comportent un décor peint en vert et brun, tandis que la céramique supérieure est monochrome. La céramique cen-

trale n° 1 à pâte dure, rouge brique, offre un décor rayonnant de quatre fuseaux entre lesquels s'inscrivent des motifs de palmettes. Le marli est scandé de bandeaux bruns peints au brun de manganèse. Cette pièce n'a pas à notre connaissance de réplique exacte. Elle rappelle, par certains aspects, les produits maghrébins siciliens du XI^e et du premier quart du XII^e siècle dont quelques exemplaires sont attestés sur des églises de Pise. Elle est proche d'autre part d'une céramique plus tardive (début XIII^e s.)

insérée sur l'église des Saints Prosper et Thomas de Certaldo que madame Berti a eu l'amabilité de nous signaler. Les *bacini* 2 et 4 encadrent le précédent. Leur pâte beige rosée, leur forme carénée, la conception de leur décor (motif ovale et cartouche pseudo-épigraphique) qui s'organise de part et d'autre d'une large bande verte cernée de brun, indiquent clairement une origine commune : origine très probablement maghrébine. Madame Berti, l'éminente spécialiste des *bacini* italiens, nous a encore une fois montré deux coupes identiques de même conception décorative sur la façade de l'église. « San Iacopo » à San Gimignano en Toscane. Par associations avec d'autres *bacini* italiens, madame Berti les date de la fin du XII^e et de la première moitié du XIII^e siècle. D'autre part, ces céramiques à décor vert et brun se trouvent associées à un *bacino* monochrome vert comme à Saint-Véran d'Utelle. Cette dernière coupelle n° 3 à large marli, a une pâte rouge recouverte par une glaçure monochrome d'un vert parfois plus sombre. Cependant, malgré un examen attentif, l'état de conservation ne permet pas d'observer la présence d'une empreinte cir-

culaire au centre, souvent attribuée comme une des caractéristiques des productions islamiques.

Encore une fois, comme à « San Jacopo », on note à Utelle, une recherche d'harmonie dans la disposition des *bacini*. Les céramiques ont été organisées en motif cruciforme : au centre le décor rayonnant vert et brun est encadré latéralement par les décors axiaux, tandis que les disques monochromes sont disposés verticalement. L'insertion des céramiques d'Utelle, sur une partie de mur parfait

tement homogène, au-dessus d'une porte en cintre brisé, au tympan percé d'une ouverture en croix, supporté par des piédroits à colonette engagée, empêchent de proposer pour cette partie de l'édifice une date trop haute. Aussi il nous semble raisonnable, tant d'un point de vue céramologique qu'architectural de proposer pour ce lambeau de mur et pour les céramiques insérées, le milieu du XIII^e siècle.

Au terme de cette première enquête, on reste étonné par l'ampleur géogra-



Bacini au-dessus de la porte occidentale de Saint-Véran à Utelle (Alpes-Maritimes). Photo L. Vallauri.

Les quatre céramiques conservées de Saint-Véran d'Utelle. Photo A. Nicolai.

phique de ce procédé ornemental dont on peut proposer aujourd'hui de nouvelles limites septentrionales et occidentales. Il serait toutefois nécessaire d'en préciser l'importance. Les cinq ou six monuments civils et religieux sont-ils des exemples isolés ou reflètent-ils un engouement plus généralisé que seul le temps a bien voulu conserver ? Autant de questions qui restent en suspens, dans l'état actuel de la recherche. Ce patrimoine précieux et fragile est cependant un outil de datation encore méconnu aussi bien pour l'architecture que pour la céramologie médiévale du sud de la France. Témoin d'échanges lointains, avec la Méditerranée occidentale et en particulier la Barbarie, il mériterait de la part des localités concernées d'être conservé et sauvegardé à l'exemple des interventions italiennes.